



1^{re} ANNÉE.

N^o 2

MARS 1898

HIPPOCRATE

REVUE MENSUELLE DE MÉDECINE

Historique, Patriotique, Anecdotique

Rédacteur en Chef : D^r SOCRATE LAGOUDAKY

Autobiographie d'Adamance Coray

Traduite pour la première fois du grec

Par LE BARON D'ESTOURNELLES DE CONSTANT,

Ministre plénipotentiaire, député de la Sarthe.

« S'il t'est agréable de te rappeler tes dangers, il n'est pas agréable aux autres d'en entendre le récit. » (Epictète, *Manuel*, xxxiii, § 44.)



UN de mes compatriotes de Chio, un brave jeune homme de mes amis (Eustrate Ralli, si la mémoire ne me trompe pas) me demandait un jour que je l'avais rencontré à Paris, si j'avais songé à écrire ma vie. — La question me parut étrange; je pense qu'il trouva ma réponse aussi singulière.

Celui qui raconte sa propre vie doit en noter les bonnes et les mauvaises actions avec assez d'impartialité pour n'exagérer en rien les premières, ni atténuer les secondes, ou se taire absolument. Chose bien difficile en raison de l'amour-propre que nous avons tous en

Note du traducteur. — Nous nous sommes attaché surtout, dans cette traduction, à suivre le texte de très près, et à conserver autant que possible à la version française le caractère du style de Coray, pensant que la meilleure traduction d'un écrit doit aussi bien viser à en expliquer le sens qu'à en reproduire, sous des mots nouveaux, la forme originale.

nous-mêmes. — Que celui qui en doute essaie seulement deux lignes de sa biographie, il comprendra la difficulté.

Des actions de ma vie dignes d'être citées, je n'en ai pas à énumérer ; mes fautes, je les aurais publiées avec joie si j'avais pensé que leur aveu pût corriger quelqu'un. J'écris donc simplement quelques événements de ma vie, et cela dans le seul but (je le jure par la vérité sacrée) de rectifier certaines erreurs de ceux qui, même de mon vivant (j'ignore pour quelle cause), ont voulu faire ma biographie.

Je suis né le 27 avril 1748 à Smyrne, fils aîné de Jean Coray, né à Chio, et de Thomaïde Rhysia, de Smyrne. De leurs huit enfants, je survécus seul avec mon frère Andréas, plus jeune que moi de trois ans.

Mon père n'avait pas eu le bonheur de recevoir de l'instruction, non seulement parce que, à cette époque, la nation entière en était privée (à l'exception de quelques hommes qui avaient une instruction plutôt fausse que véritable), mais aussi parce qu'il s'était trouvé orphelin dès son plus jeune âge. Ma mère avait reçu une éducation plus libérale parce qu'elle avait le bonheur d'avoir pour père Adamance Rhysis, l'homme le plus versé à cette époque dans la philologie grecque, et qui mourut en 1747, un an avant ma naissance. Il exerçait, encore jeune, la profession de maître de littérature grecque à Chio ; ensuite, il vint à Smyrne où il épousa une veuve d'Ancyre (1).

Comme il ne lui était pas né de garçons, Coray s'occupa, pour se consoler de ce qu'il regardait comme un malheur, à élever comme des fils ses quatre filles, Thomaïde, ma mère, et ses trois sœurs, Anastasie, Théodora et Eudoxie. L'état de la nation était tel alors, que dans la grande ville de Smyrne, les quatre filles de Rhysis étaient presque les seules qui sussent lire et écrire : elles avaient aussi (mais bien peu) appris à lire et à écrire la langue grecque. Théodora, la plus instruite de toutes, mourut, vierge, de la peste. Ma mère comprenait suffisamment les ouvrages de la décadence grecque.

L'éducation de ma mère n'aurait pas suffi à nous instruire mon frère et moi, si les événements suivants n'étaient pas survenus. Mon père, quoique dépourvu d'instruction, était naturellement doué d'un esprit très fin et avait d'autres qualités naturelles nombreuses, en sorte qu'il comprit que l'instruction seule peut compléter les dons de la nature, et il se passionna pour elle ; mais, ne pouvant plus l'acquérir

(1) Dans un ouvrage anonyme publié à Venise (1824) intitulé : *Ancienne et nouvelle Constantiniade*, page 113, je trouve que Rhysis avait professé aussi à Constantinople, probablement avant d'être professeur à Chio (*Note de Coray.*)



A. CORAY

à l'école, il essaya d'en combler le vide en fréquentant, partout où il les pouvait rencontrer, les savants, pour apprendre d'eux l'antique science grecque. Outre son esprit naturel, il possédait la grâce de la parole, comme il le prouva plus tard par la conduite politique qu'il tint dans l'administration des affaires publiques, autant du moins que les tyrans en toléraient l'usage aux tyrannisés. Il consacra toute sa vie aux intérêts publics, aux dépens de sa propre fortune. Huit ou dix fois, il fut élu conseiller municipal; il ne passa pas une année sans qu'il fût nommé ou conseiller municipal, ou administrateur de l'église ou de l'hôpital, ou premier maître du conseil des marchands de Chio. Outre ces occupations, tous ceux qui avaient entre eux des différends commerciaux, domestiques ou autres, de quelque nature qu'ils fussent, s'adressaient à mon père, comme au seul homme dont l'expérience pût les mettre d'accord et dont la parole pût apaiser les deux parties. C'est en raison de ces qualités que mon grand-père maternel l'avait choisi pour gendre, le préférant à de beaucoup plus riches en argent et en réputation qui briguaient l'honneur d'entrer dans sa famille.

Enflammé d'un tel amour pour l'instruction, mon père devait songer à celle de ses enfants. Si mon grand-père eût encore vécu, c'est à lui qu'il eût certainement confié ce soin; mais sa mort le força à nous envoyer à l'école grecque, organisée depuis peu par un Chiote, Pantaléon Sebastopoulos, et dirigée par un religieux, moine de l'île d'Ithaque. Le maître et l'école ressemblaient à tous les maîtres et à toutes les écoles de la Grèce d'alors, c'est-à-dire que l'enseignement y était fort pauvre en instruction, mais très riche en coups de bâton; on nous les prodiguait à tel point que mon frère, ne pouvant les supporter, renonça à ses études grecques, contre l'avis de nos parents. Deux causes avaient surtout fortifié ma patience: l'amour de l'instruction et l'amour de l'honneur. L'amour de l'instruction n'était pas moins violent chez moi que l'amour proprement dit. L'amour de l'honneur était alimenté et augmenté en moi par la renommée de la science et de la sagesse de mon grand-père Rhysis, d'abord, puis d'un autre parent, un peu plus ancien, le philosophe médecin Antoine Coray (1), et d'un troisième qui vivait encore à cette époque, enseignant la littérature grecque à Chio, le moine Cyrille, neveu de mon père (par sa mère). J'aurais passé sous silence une autre cause de ma

(1) Une *Ode à d'Aguesscau*, de lui fut publiée en 1819. Antoine l'avait écrite en 1702, lors de son passage à Paris. (*Note de Coray.*)

persévérance, l'amour du gain, s'il n'était pas un témoignage en l'honneur de mon grand-père défunt, et un exemple de ce que les parents gagnent à encourager leurs enfants et leurs descendants à la poursuite du bien.

J'ai dit que mon grand-père, regrettant beaucoup de n'avoir pas de garçons, s'était efforcé de doter ses filles d'une partie de sa science. Quand il les eut mariées, il donna à chacune d'elles, outre leur dot en argent, une maison solidement bâtie par lui, et attendit impatiemment d'elles des garçons dans le seul but de leur donner lui-même une instruction grecque. Voyant cependant approcher la mort que la cécité avait déjà précédée, craignant de ne pas voir son désir réalisé, il écrivit son testament. Le premier article instituait héritier de ses livres celui de ses futurs descendants mâles qui devait quitter le premier l'école grecque, en sachant au moins autant que le maître d'école. Mes cousins, devenus mes rivaux et mes condisciples, ne montrèrent pas moins d'ardeur que moi pour hériter de ces livres; pourtant le sort qui me fit sortir le premier de l'école, me rendit héritier de la bibliothèque de mon grand-père.

Ses livres n'étaient pas nombreux; il y en avait assez cependant pour me faire comprendre combien était peu de chose l'instruction que j'avais acquise à coups de bâton, et combien était ridicule l'orgueil qu'avait inspiré, à mon cerveau, ce titre de *très savant, très sage et très savant*, quel'on donnait alors par habitude et communément à tous ceux sans exception qui savaient les déclinaisons des noms et les conjugaisons des verbes. Je frémissais en voyant quels secours me manquaient encore pour comprendre avec certitude les écrivains grecs, et je m'indignai en songeant combien j'avais perdu de temps inutilement pour acquérir si peu de science, la science de quelques mots. Je trouvai pourtant une consolation dans ma jeunesse qui me permettait de reconstruire, d'une façon quelconque, mon éducation mal faite. Mais dans une ville, quoique grande comme l'était alors Smyrne, les moyens manquaient pour une telle entreprise; cela fortifiait la haine que je nourrissais dans mon âme, depuis ma naissance, contre les Turcs, cause de cette privation, et mon désir de renier ma patrie, que je considérais désormais plutôt comme une marâtre que comme une mère. Un pareil désir m'animait chaque jour et m'enflammait surtout à la lecture des plaidoyers de Démosthène, jusqu'à ébranler ma santé. A partir de treize ans, je commençai à cracher le sang et je le crachai sans interruption jusqu'à vingt. Dès lors il ne m'arriva plus de le cracher qu'à de longs intervalles, presque jusqu'à soixante ans. Avec tout cela, ni mon état ma-

ladif, ni la crainte de l'augmenter, n'empêchaient mon désir de m'instruire.

Je trouvai avec peine un homme qui m'enseignât la langue italienne, et je rencontrai plus difficilement encore un maître de français. La langue italienne était alors la seule qu'apprirent quelques rares jeunes gens, plutôt pour le besoin de leur commerce que dans le but d'étendre leurs connaissances; quant au français, aidé par l'intervention empressée de mon père, je fus presque le premier à songer à chercher un maître; mais le maître d'italien et celui de français ne différaient du maître que j'avais pour le grec et dont j'étais délivré, qu'en ce qu'ils enseignaient sans me donner des coups de bâton. J'étudiai les deux langues à la fois, non pas tant pour l'utilité que j'en tirais, — car je n'avais pas de livres italiens ou français, et il ne m'était pas facile d'en emprunter pour les lire, — mais pour me perfectionner dans la connaissance de la langue latine. Le désir d'apprendre cette langue s'était allumé dans mon âme en voyant des mots latins sur plusieurs livres grecs, et surtout les notes de Casaubon. Il s'était trouvé, par hasard, dans les livres de mon grand-père, l'édition de *Strabon* réimprimée à Amsterdam (1707) par Casaubon: je dis, par hasard, parce que de telles éditions étaient alors inconnues à Smyrne. A l'école où je fis mes études, on ne trouvait pas et il est probable que mon maître ne connaissait même pas la bonne édition de *Strabon*. Mon grand-père l'avait acquise, comme les bonnes éditions de quelques ouvrages, parce que son commerce se faisait principalement avec la Hollande, quand il songea à faire venir, de temps en temps, d'Amsterdam, des livres grecs pour son propre usage. Toutes les fois que j'ouvrais *Strabon*, je souffrais à la seule vue des longues notes de Casaubon, dont je cherchais à comprendre le sens, parce que je n'avais pas à attendre grand secours de ce que l'on m'avait appris à l'école.

Pour acquérir la connaissance de la langue latine, il aurait fallu que je recherchasse les prêtres occidentaux qui se trouvaient à Smyrne et surtout les jésuites, chose difficile à cause de leurs préjugés qu'augmentait encore la fureur de prosélytisme dont ils étaient possédés; fureur si véhémement, que ces ennemis de Jésus, les jésuites, croyaient et croient encore aujourd'hui méritoire de convertir un Grec à leur église que dix Turcs ou dix idolâtres. La chose aurait été bien plus difficile si mon grand-père eût vécu! Comment Adamance Rhysis eût-il pu me livrer aux mains des jésuites, lui qui a composé un poème tout en vers iambiques sur les abus du papisme, intitulé:

Critique de la religion des Latins, en trente-six chapitres; et qui voulait le publier à Amsterdam (1) pour le faire distribuer gratuitement à ses compatriotes, comme un préservatif contre le venin de la fureur papiste ?

Ce que je cherchais de tous côtés avec un désir vif, la fortune me l'apporta d'une manière inattendue. Ce temps-là fut, je crois, et je me le rappelle avec reconnaissance, la plus heureuse partie de ma vie : j'avais trouvé un maître capable non seulement de m'apprendre le latin, mais encore de mettre un frein à l'impétuosité désordonnée de ma bouillante jeunesse.

Il y avait alors pour ministre de la chapelle du consul hollandais un homme sage, vénérable et vénéré, Bernhard Keun. J'avais entendu dire qu'il cherchait un professeur grec de langue grecque, pour se perfectionner dans la connaissance qu'il en avait déjà ; je fis proposer, par un ami, mes leçons à un élève qui connaissait la langue peut-être plus à fond que moi, et qui n'avait besoin que de leçons quotidiennes de prononciation. Le bon Bernhard, croyant que je voulais de mes leçons un salaire en argent, était prêt à me le donner ; quand il apprit que je ne lui demandais pas autre chose que de m'apprendre en retour le latin, il accepta avec joie, plutôt dans le charitable désir de servir un jeune homme empressé de s'instruire, que pour s'éviter une dépense qui aurait cessé au bout de quelques semaines. En effet, quelques semaines lui suffirent pour prononcer comme moi la langue grecque, mais ensuite, sous le prétexte qu'il avait encore besoin de moi, il me garda tout le temps que je passai encore à Smyrne avant mon départ. Sa bienveillance à mon égard s'accrut au point qu'il m'engageait à l'accompagner dans ses promenades après le dîner, m'apprenant toujours de vive voix tout ce qu'il savait utile à mon bonheur, me prêtant les meilleurs auteurs latins qu'il possédait, et enfin me laissant seul dans sa bibliothèque toutes les fois qu'il était forcé de sortir de chez lui.

J'ai oublié de dire qu'avant de connaître ce respectable maître, j'avais désiré savoir l'arabe. Je passe la cause de ce désir, de peur de paraître écrire un roman. Mais il eût fallu nécessairement prendre un maître turc ; et cela m'était impossible ; le seul nom de turc me donnait des spasmes insensés. J'appris que la langue arabe avait un

(1) L'année de la publication est 1748. Etant mort en 1717, il ne le vit pas imprimé, et cela heureusement pour lui, car il ne le vit pas rempli de fautes de typographie qui rendaient beaucoup de passages du poème inintelligibles. Je songeai à en apporter une copie de Smyrne pour la Bibliothèque royale, et c'est ce que je fis en 1829. (*Note de Coray*).

grand rapport avec l'hébreu ; en sorte que je me décidai à chercher et que je finis par trouver un maître d'hébreu. Mais quel maître ! Eux aussi, les malheureux, ont souffert ce que nous avons souffert nous-mêmes ; de même que fiers de notre langue ancienne, nous en étions réduits à ce que quelques gens croient être ou appellent *notre bon grec*, de même eux aussi s'enorgueillissaient de *leur bon hébreu*. Cependant j'étudiai la langue hébraïque comme acheminement à la langue arabe, pour laquelle j'espérais trouver aussi un jour un maître qui ne fût pas Turc. La nécessité de payer le maître d'hébreu me força naturellement à m'adresser à mon père. A cette époque (1764) et dans la situation où était la nation, tout autre père, sans exception, parmi les habitants de la ville, entendant son fils lui demander un maître d'hébreu, aurait certainement appelé le médecin pensant qu'il perdait l'esprit. Mais mon bon et sage père se contenta de me demander dans quel but je voulais apprendre l'hébreu. Quand je lui eus dit que cela me servirait à comprendre plus exactement l'Ancien Testament. — *Bien ! commence donc*, me répondit-il. Jamais je ne me suis rappelé cette courte réponse sans verser des larmes. Voilà quel était son empressement à m'instruire !

En voici encore une preuve : j'avais souvent désiré, aux fêtes solennelles de l'Église, comme c'était la coutume pour les jeunes gens, avoir un habit neuf, et il me renvoyait de Noël à Pâques et de Pâques à Noël ; mais quand je demandais un maître, un livre, ou toute autre chose pour mon instruction, il ne me le refusa jamais.

L'ignorance de mon maître d'hébreu était telle qu'elle m'aurait dégoûté de l'étude de cette langue, si je n'avais trouvé dans la bibliothèque de mon autre bienveillant maître et père Bernhard, des secours pour l'hébreu comme j'en avais trouvé pour le latin et pour le grec. Mais cela augmenta le désir que j'avais conçu depuis longtemps de visiter l'Europe. Je voyais, en effet, les Européens, bien que n'étant ni Grecs ni Romains, s'aider de l'instruction grecque et romaine, et, n'étant pas Hébreux, avoir des grammaires et des dictionnaires hébraïques inconnus chez les Hébreux ; il me fallait naturellement en conclure que dans l'Europe moderne s'étaient réfugiées toutes les lumières de la Grèce et de Rome, et même de la Palestine.

Mon père vendait de la soie, exerçant son commerce dans le quartier de Smyrne appelé Bevestènes, où étaient tous les autres Chiotes, et non pas, comme le dit mon biographe (1), à Chio, qu'il avait quittée

(1) *Biographie nouvelle des contemporains*, t. V, p. 52 (*Note de Coray*).

dès son enfance sans y jamais retourner. Il désirait étendre son commerce par mer en Hollande, à l'exemple de son beau-père et de mon grand-père ; mais il voulait avoir là-bas un des siens, et non pas faire le commerce par l'intermédiaire des Hollandais, comme l'avait fait mon grand-père. Après de nombreuses objections de la part de ma mère, il fut décidé que j'irais à Amsterdam. Ma mère considérait le voyage par mer à peu de chose près comme mon arrêt de mort ; moi, de mon côté, j'avais en horreur la vie de commerce, comme un grand obstacle à mon désir de m'instruire. Cependant j'entrevis dans ce voyage un grand bonheur, espérant que l'occupation du commerce me laisserait le temps nécessaire pour acquérir toute la science que je pourrais, mais non pas toute celle que je voudrais.

Je partis donc (1772) à bord d'un vaisseau danois ; après vingt-six jours de bonne traversée, je débarquai à Livourne, et de là, peu de jours après, à Amsterdam, muni de nombreuses lettres de recommandation. Une seule d'entre elles me servit, la lettre de mon ami et maître (Bernhard Keun) à un certain ministre, son ami, nommé Adrien Buurt, homme très savant, très respectable et très vénéré parmi les ministres que je rencontrais là.

Ce maître socratique me reçut comme son fils, et, quand il eut examiné mes faibles connaissances, me demanda si mes occupations commerciales me permettaient de venir deux fois par semaine chez lui, afin d'apprendre ce qu'il jugeait nécessaire pour bien raisonner, par quoi (disait-il) devait commencer toute véritable instruction. J'acceptai, je ne dis pas avec joie, mais avec enthousiasme, cette proposition paternelle, à laquelle je ne m'attendais pas. Il m'apprit les éléments d'Euclide et la science de la logique. J'étudiai celle-ci dans un livre de logique composé par sa docte femme Caroline (*Iosina Carolina Van Lynden*), ouvrage complètement différent de la logique que j'avais apprise à l'école de Smyrne (1).

Cet homme savant et sa savante femme étaient sans enfants ; heureux pourtant parce qu'ils avaient travaillé ensemble au bonheur de leurs concitoyens. Outre une riche bibliothèque, ils avaient un cabinet d'histoire naturelle, et les deux jours par semaine qui m'étaient accordés, à moi étranger, étaient aussi réservés aux fils et aux filles

(1) Je conserve encore dans ma bibliothèque cette Logique (écrite en langue hollandaise), don précieux de la vénérable Caroline. J'ai aussi de son mari quelques ouvrages, également en hollandais ; mon premier maître (Bernhard Keun) en traduisit un en français, sous le titre d'*Abrégé de la théologie dogmatique*, édité à Amsterdam, 1779. Celui-là est aussi resté dans ma bibliothèque. (Note de Coray.)

des principaux habitants de la ville. Les filles venaient entendre la leçon de Caroline, et les fils suivaient les leçons de son mari Adrien.

A la vertu de ces deux respectables personnes, et à mon premier ami et vénérable maître Bernhard Keun, je dois, non pas d'avoir acquis la vertu, mais d'avoir en quelque sorte mis un frein à mes passions.

Ma jeunesse fut agitée par des passions orageuses, et la seule chose qui m'a sauvé du naufrage, c'est le respect envers mes maîtres, et l'ambition de me rendre digne de leur affection. Telle fut, je crois aussi maintenant, la jeunesse de mon père ; il est à croire que lui non plus ne se serait pas sauvé, s'il n'avait eu l'ambition de se montrer digne de l'affection d'Adamance Rhysis. Enseignement nécessaire aux parents qui songent au salut de leurs enfants. Ils doivent les confier à des maîtres tels, qu'ils puissent non seulement admirer la science, mais en ambitionner l'affection et en redouter le mépris.

Je passai six ans à Amsterdam, livré au commerce et, autant que me le permettaient mes occupations commerciales, à l'instruction ; importuné sans cesse par un violent désir de ne plus retourner dans ma patrie esclave. Cette haine contre les Turcs, nourrie dans mon cœur dès l'enfance, devint, quand je goûtai la liberté d'un État bien gouverné, une aversion insensée. Un Turc et une bête sauvage étaient dans ma pensée des mots synonymes, et le sont encore, bien que dans le dictionnaire des ennemis du Christ, amis du tyran, ils signifient des choses différentes. Malgré cela, je fus contraint de revenir, et j'allai par Vienne (où j'étais passé déjà la première fois en me rendant à Amsterdam) afin de voir encore une fois mon oncle (frère de mon père) Sophronius, archevêque de Belgrade, qui, pour fuir le pacha de cette ville, était venu se réfugier sous la protection de Marie-Thérèse, impératrice d'Allemagne. Après un séjour de quarante jours à Vienne, je passai à Trieste et de là à Venise, où je demurai presque tout l'hiver de 1778 encore nourri de l'espérance de recevoir de mes parents la permission que je leur avais demandée de passer en France pour étudier la médecine. Mon intention n'était pas de me faire médecin ; je ne considérais que deux choses, ou gagner du temps pour ne pas voir les Turcs, ou, si j'étais enfin forcé de les voir, vivre au milieu d'eux comme médecin, parce que cette nation sauvage est obligée de feindre envers les médecins seuls une certaine douceur.

Je débarquai à Smyrne quelques jours après l'incendie qui détruisit une grande partie de la ville, encore ébranlée par un tremblement de terre. Ces malheurs publics joints aux nôtres propres (la maison de

mon père avait été aussi brûlée) changèrent le dégoût que m'inspirait le séjour au milieu des Turcs en une telle mélancolie que je fus en danger d'arriver à une véritable folie. Et ici le nom folie n'est pas une figure de rhétorique; aujourd'hui encore, quand je me rappelle le désordre de ma tête dans ce temps-là, je suis sûr que je serais inévitablement devenu fou sans les consolations journalières de mon maître et ami Bernhard. Je ne fréquentai la plupart du temps que lui seul dans un séjour de quatre ans que je fis encore à Smyrne; le reste, je m'enfuyais à quelques stades, loin de la ville, dans la campagne, pour ne pas voir de Turcs. Mes parents nourrissaient encore l'espoir de me garder dans leur patrie, et ils essayaient tous les moyens, jusqu'à celui de l'appât du mariage, pour me faire changer de sentiment. Cet appât devait me séduire, tant à cause de ma jeunesse qu'à cause de la beauté et de la richesse de la fiancée, orpheline d'un père extrêmement riche, si l'amour de la liberté ne m'avait pas forcé de dédaigner les autres amours de quelque nature qu'ils fussent. Mes parents, voyant que cela même ne pouvait me fléchir et en présence du danger que courait ma santé qui dépérissait chaque jour, me permirent enfin d'aller en France.

Pour abrégé la traversée, je passai de nouveau à Livourne, puis à Marseille, et j'arrivai enfin à Montpellier le 9 octobre 1782 et non 1787; j'y demeurai six ans et non huit (1), étudiant la médecine autant que me le permettait un corps affaibli par les fatigues journalières de l'étude et par la pensée dont j'étais rongé, que je serais à la fin obligé de retourner dans une patrie opprimée par les Turcs.

C'est à Montpellier que j'appris la funeste nouvelle que mon père était mort le 21 juillet 1783, et que ma mère l'avait suivi dans la tombe un an après. Que leur mémoire soit éternelle! Je souhaite de pareils parents à tous les jeunes gens.

Ici je dois encore corriger une erreur de mon biographe. Il dit que je séjournai à Montpellier et que j'y étudiai, grâce à une pension annuelle de 2,000 francs que me faisait Bernhard Keun. Ce bon et cher maître serait venu avec joie à mon aide si sa situation de fortune lui avait permis de pareilles libéralités. Il ne manqua pas cependant, lui aussi, avec mes parents, de grossir, par des dons passagers, le secours que j'obtins d'eux tant qu'ils vécurent, et que je tirai après leur mort de la vente de la maison paternelle qui avait été reconstruite, ainsi que de mes propres travaux. Ces travaux étaient, entre

(1) *Biographie nouvelle des contemporains*, t. V, page 52.

autres, la traduction de l'allemand en français du catéchisme du Russe Platon; de la *Médecine clinique* de Selle que j'ai publiée en 1787 à Montpellier, où je me trouvais, et quelques autres ouvrages de médecine traduits des langues allemande et anglaise en français et publiés ensuite à Paris.

Quand j'eus terminé mes études, je désirai visiter la nouvelle Athènes, Paris, pour échapper du moins à la honte de ceux qui, autrefois, ne connaissaient pas l'ancienne. Je vins donc à Paris le 24 mai 1788, avec des lettres de recommandation de mes professeurs dont la bienveillance à mon égard, et particulièrement celle de Broussonet, de Grimaud et de Chaptal, fut un des bonheurs de ma vie. Mais j'arrivai dans un temps qui allait voir se produire sous peu cet événement prodigieux et le premier dans l'histoire, conçu dès le milieu de ce siècle, le changement politique d'une nation dont on n'espérait pas une pareille révolution. Les Français, semblables jusqu'alors aux Athéniens par la science, la douceur, l'humanité, l'amabilité, étaient jugés légers comme les Athéniens et dignes de ce qu'écrivit sur leur légèreté le poète comique Aristophane. La Révolution montra que, dans ce pays si léger en apparence, se cachaient un grand nombre de philosophes que les abus de la monarchie, absolue à cette époque, découvrirent à l'improviste et rendirent législateurs d'un nouveau régime.

Mes inquiétudes au sujet de mon retour dans ma patrie, diminuées déjà par la mort de mes parents, se dissipèrent complètement lors de la révolution politique de la France, et je résolus définitivement de ne plus vivre à l'avenir avec des tyrans. Cela augmenta le désir que je nourrissais depuis longtemps de contribuer, selon mes forces, à l'instruction de mes compatriotes, et surtout, quand je fus convaincu que le progrès et le développement chez le peuple français avaient enfanté l'amour de la liberté. Le seul moyen que je trouvai pour y contribuer fut de publier les auteurs grecs avec de longues préfaces en langue vulgaire, que pussent lire, non seulement ceux qui étudient la langue ancienne, mais les hommes du peuple. Mais dans une telle entreprise, il fallait une plus grande connaissance de la langue grecque, pour donner une édition critique du texte des auteurs. Je mis donc tous mes soins à l'acquérir, abandonnant à la fois la profession de médecin et toute autre occupation.

Les troubles amenés en France par les chefs de parti qui suivirent, sans leur ressembler en rien, les auteurs de la Révolution, devaient nécessairement produire un chef de parti plus terrible pour apaiser

les troubles, et ils le produisirent en effet. C'était le fameux Napoléon. Doué de qualités de gouverneur et de général supérieures à toutes celles que nous a transmises l'histoire, et créé par la nature pour inspirer la terreur aux perturbateurs et le respect à ceux qui désiraient le calme, il ne se trompa que sur un point : il ne comprit pas quels fruits les hommes attendaient de ses grandes qualités. Au lieu de délivrer les peuples d'Europe accablés sous leurs despotes, il préféra devenir lui-même le despote des despotes. Au lieu de répandre le bonheur dans toute l'Europe, et d'être un dieu sur la terre, célébré par les hymnes immortels de ses contemporains et des générations infinies dans l'avenir, il préféra les plus basses flatteries des plus ignobles flatteurs. Le malheureux, il s'est trompé !

Cet homme aux grandes entreprises, mais non pas véritablement grand, étant consul (consulat qui devait ancantir et lui-même, ainsi que les nombreuses et grandes espérances que l'on avait conçues de lui), désira qu'on fit la traduction de la *Géographie* de Strabon. Mon ancien professeur de chimie à Montpellier, Chaptal, alors ministre du consulat, proposa, comme traducteurs du texte, La Porte du Theil et moi, et un troisième, le géographe Gosselin, pour les observations géographiques, en fixant à chacun de nous 3,000 francs par an comme rémunération de notre travail et non pas comme une pension annuelle, ce qui devait être fait plus tard (1).

Nous présentâmes en 1805 à Napoléon (non plus consul mais empereur) le premier volume imprimé de la traduction de Strabon. A la présentation du second, outre notre traitement annuel de 3,000 francs, il nous fit aussi don à chacun de 2,000 francs en rente viagère. Quand nous vint la nouvelle inattendue de cette disposition, soupçonnant (je ne sais pourquoi) la munificence de Napoléon et craignant qu'elle ne me forçât un jour à me montrer envers lui reconnaissant au-delà de ce qu'il convenait, je voulus me libérer de ce bienfait ; ne pouvant pourtant pas le faire seul, j'exposai à mes collègues que, la traduction de Strabon devant être longue, il valait mieux refuser ou le traitement ou la pension. Mes collègues m'approuvèrent sans opposition. Nous écrivîmes donc tous trois collectivement au ministre d'alors pour renoncer à notre traitement annuel de 3,000 francs, nous contentant de la pension viagère de 2,000 francs. La réponse du ministre était un éloge de notre *désintéressement* comme il l'appelait, et la suppression de notre traitement annuel. Si j'avais

(1) *Biographie nouvelle des contemporains*, t. V p. 53.

prévu quels maux devait causer à la Grèce l'alliance formée dans le but d'empêcher l'affranchissement des peuples, et nommée avec impiété la *Sainte-Alliance*, j'aurais préféré certainement voir ma patrie gouvernée aujourd'hui par le sceptre d'un Napoléon, qui aurait chassé les Turcs de la Grèce, plutôt que par la verge de fer de plusieurs souverains absolus dont pas un ne valait Napoléon.

Sous le règne de ce malheureux Napoléon, quelqu'un entre beaucoup d'autres proposa à feu Clavier et à moi, de nous nommer, avec une forte rémunération annuelle, *censeurs*, lui, pour les livres publiés en latin, moi, pour les livres grecs anciens ou modernes. Mon ami repoussa la proposition avec effroi, et m'engagea à en faire autant, réfléchissant que celui qui espérait de nous un pareil ouvrage, nous jugeait probablement capables de faire, moyennant un salaire, d'autres choses plus méprisables. Mais je laisse ce héros plus malheureux d'avoir séparé ses intérêts des intérêts publics que d'avoir été renversé par des despotes qui lui étaient incomparablement inférieurs, et je poursuis l'histoire du reste de ma vie.

Ici je dois raconter un des bonheurs de mon existence ; je le voulais passer sous silence, mais mes amis m'auraient cru orgueilleux, et mes ennemis indigne. J'exècre l'orgueil et je redoute aussi beaucoup d'être jugé indigne. Quelques personnes s'étonnaient que je n'eusse jamais demandé à être élu membre de l'Académie. Voici comment les choses se sont passées : celui qui désire être élu membre de l'Académie doit d'abord demander par lettre au président de l'inscrire sur la liste des candidats ; en second lieu, il doit, avant le vote, visiter en personne chacun des électeurs et de le prier humblement de lui accorder son suffrage. Je ne connaissais que le premier point et je m'y conformai, non pas que ce fut un devoir nécessaire ni une coutume irrépréhensible, et je me fis inscrire comme candidat.

L'année même (1805) de la publication du premier volume de Strabon en français, je publiai aux frais des frères Zozimas l'introduction de la *Bibliothèque grecque*, avec une préface très étendue, sous le titre de : *Réflexions personnelles*. Elle se répandit en Grèce ; la faveur qu'elle inspira pour moi à la nation me montra que la Grèce commençait à sentir la nécessité de l'instruction, et augmenta les espérances que j'avais manifestées depuis cinq ans (1) de son prochain affranchissement. Je ne me trompai qu'en un point : l'insurrection contre le

(1) Voir la fin du *Discours préliminaire* du traité publié en 1800 sur les *Airs les Eaux, les Lieux*, d'Hippocrate. (Note de Coray.)

tyran, que mes calculs plaçaient vers le milieu de ce siècle, survint trente ans plus tôt. Ce contre temps vint à la fois de la hardiesse des chefs de l'insurrection (agissant spontanément ou sous l'impulsion de la Russie), et de la conduite imprudente que tinrent plus tard jusqu'aujourd'hui de nombreux citoyens en Grèce; conduite qui causa une si grande effusion de sang innocent et qui faillit effacer jusqu'au nom grec de la surface de la terre, si les soldats armés contre le tyran n'avaient fait, soit sur terre, soit sur mer, des exploits vraiment dignes des héros de Marathon et de Salamine. Si la nation avait eu des gouverneurs instruits (et elle les aurait eus sûrement, si l'insurrection était venue trente ans plus tard), elle aurait fait la révolution avec plus de prévoyance, et elle aurait inspiré aux autres nations un tel respect qu'elle eût évité tous les maux qu'elle a soufferts depuis de la Sainte-Alliance antichrétienne.

Mes publications n'avaient pas manqué cependant de me rendre hostiles quelques pédants joints à un petit nombre de médecins; ils me firent une guerre à outrance comme novateur, non seulement en matière d'instruction, mais dans ma propre religion. Je regrette maintenant de les avoir combattus à mon tour; j'aurais agi plus sagement, si j'avais suivi le sage précepte d'Epictète: « *Cela lui a paru bon ainsi.* »

Avant d'entreprendre la correction des œuvres mal faites, il faut s'attendre à une guerre inévitable de la part de ceux dont la réputation et la fortune sont attachées à ces mêmes œuvres mal faites et qui s'en nourrissent; et au lieu d'espérer de leur part une chose impossible, la paix, il faut poursuivre son travail tranquillement, en se contentant de la bienveillance de ceux qui savent en profiter.

Avant de commencer la *Bibliothèque grecque*, je publiai (1799) les *Caractères de Théophraste* en grec et en français avec une préface et des notes françaises; de même le *Traité des Airs, des Eaux et des Lieux* d'Hippocrate (1800) (1), la *Trompette guerrière* (1801), la première édition de la traduction de Beccaria (2), le *Mémoire sur l'état actuel de la civilisation en Grèce* (1803), écrit en français et lu d'abord à la Société des observateurs de l'homme, et les *Ethiopiennes* d'Héliodore, avec des notes grecques et des prolégomènes en langue grecque moderne (1804). Après *Héliodore*, je commençai (en

(1) En 1816, je le publiai une seconde fois mais seulement avec le texte d'Hippocrate et la traduction; j'y adjoignis la *Loi d'Hippocrate* et le *Meilleur médecin et philosophe* de Galien.

(2) Cette traduction fut publiée une seconde fois en 1833.

l'an 1805) la *Bibliothèque grecque* (1) nommée plus haut. Je la continuai sans interruption jusqu'au commencement de la révolution politique des Grecs, à la si grande satisfaction des lecteurs, que quelques-uns de mes compatriotes jugèrent utile de réunir et de publier en un volume séparé les prolégomènes écrits sur chaque auteur.

L'inopportunité plutôt que l'imprévu de la révolution politique des Grecs me causa une telle frayeur que, si c'eût été possible pour une pareille chose et dans ma situation d'argent, j'aurais publié, à Paris, tous les écrivains moraux ou politiques, pour atténuer, autant que je l'aurais pu, les maux qu'on redoutait de la révolution. Mais il y avait longtemps que les frères Zosimas (à la suite de circonstances imprévues) avaient cessé de subvenir à mes frais d'impression; ma situation de fortune ne me permettait pas de payer autant d'ouvriers ou de correcteurs qu'il en fallait pour publier en même temps de nombreux volumes.

Je commençai donc (1821) par la publication de la *Politique* d'Aristote. Un an auparavant j'avais traduit et publié, sans le signer, l'étonnant *Concile des trois évêques, ouvert par le pape Jules III*. Le but de la publication de cet ouvrage était la réforme et en même temps la justification de l'Église d'Orient. Il était impossible que cette longue servitude qui avait détruit l'instruction de la nation ne corrompît pas le clergé et ne troublât pas nos sentiments religieux: quelque nombreux et de quelque nature qu'aient été les vices des chrétiens d'Orient, comparés aux terribles abus de la cour papale, ils doivent être comptés dans la balance de la justice comme quelques gouttes d'eau auprès de l'Océan, et les défenseurs de la cour papale qui accusent amèrement les Grecs accusent des hommes qui ont une paille dans l'œil, alors qu'eux-mêmes sont aveuglés par une large poutre.

D^r ADAMANCE CORAY.

En 1829, trois ans avant sa mort, Coray (2), dans la plénitude de sa réputation en France, et on peut dire de sa gloire en Grèce, cédant aux sollicitations de ses jeunes compatriotes, prit la plume pour écrire sa vie. Il s'étendit avec complaisance sur sa jeunesse à Smyrne, sur ses

(1) Aujourd'hui (1837) la *Bibliothèque grecque* et l'introduction forment dix-sept volumes, dont neuf volumes sont intitulés *Supplément*. Les dix-sept tomes contiennent, en outre, les facéties d'Hiéroclès, les quatre premiers chants de l'*Iliade* d'Homère, et deux volumes intitulés *Atacta*. (Note de Coray.)

(2) Nous réimprimons les pages que Brunet de Presle avait écrites pour la publication qu'il fit de quelques lettres inédites de Coray, dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France* (année 1873, p. 297-329).

parents, et particulièrement sur son grand-père maternel, qu'il n'avait pas connu, mais qui fut le premier auteur de ses succès, en léguant par testament sa bibliothèque à celui de ses petits-fils qui sortirait de l'école ayant appris tout ce que le maître y pouvait enseigner. Adamance Coray remplit cette condition et ne s'en tint pas là. Il chercha toutes les occasions d'étendre ses connaissances : il apprit le latin, l'hébreu, les sciences physiques, alla en Hollande, en Allemagne, étudia la médecine à Montpellier, et, reçu docteur dans cette école alors célèbre, il vint enfin se fixer à Paris en 1788, âgé de quarante ans, et n'ayant pour toute fortune que son amour du travail et les recommandations de quelques-uns de ses professeurs, tels que Chaptal, dont il s'était fait apprécier.

M. L. de Sinner, qui a écrit dans la *Biographie universelle* une très bonne notice sur Coray, nous dit : « La Révolution, depuis longtemps » menaçante, était alors sur le point d'éclater. Coray ne prit aucune » part active à ce drame historique, et c'est même ici qu'il interrompt » son autobiographie littéraire pour ne la reprendre qu'aux premiers » jours de l'Empire. Si quelques données fournies par ses ouvrages » de 1799 à 1804 ne venaient combler cette lacune, nous en serions » réduits aux conjectures pour nous représenter quels furent, durant » ce long orage et ses idées et ses travaux. »

Cette lacune a été en partie comblée en 1838 par la publication d'une correspondance que Coray entretenait, du 15 septembre 1788 au 23 janvier 1793, avec un de ses amis intimes de Smyrne, le protopsalte Démétrius Lotos. Cette correspondance grecque n'est pas, comme celle de Stamaty, qui vient d'être retrouvée, une correspondance diplomatique. Autant Stamaty court après les nouvelles pour les transmettre immédiatement à son prince, autant Coray se tient le plus qu'il peut, éloigné du tumulte de la rue. Il lui est impossible, néanmoins, de rester étranger à ces grands événements, dont tout le monde recevait le contre-coup, et qui firent sur son esprit une profonde impression. Dans ces lettres, séparées quelquefois de plusieurs mois, Coray résume avec une grande précision les événements survenus dans l'intervalle, de manière à permettre à son ami d'en saisir l'enchaînement. Elles mériteraient d'être traduites en français, car elles apportent des documents très sincères sur ces temps si diversement jugés.

Coray parle aussi, dans presque toutes ses lettres, des travaux qui l'occupaient alors, de son *Hippocrate*, de sa traduction de *Théophraste* et de ses relations avec les savants du temps, surtout avec Villoison.

Mais ce qui nous rendra tout à fait l'image de ces années, qui

furent pour Coray l'époque la plus douloureuse et la plus féconde à la fois de sa vie, c'est une volumineuse correspondance dont les autographes ont été jusqu'à ce jour soigneusement conservés dans la famille d'un de ses plus intimes amis, et qui s'étend de 1790 à 1796.

En arrivant à Paris, Coray se lia surtout avec quelques médecins instruits, auxquels il avait été recommandé, et avec des hommes placés dans des situations diverses, mais que réunissait un commun amour de la langue grecque.

Le premier était Villoison, l'éditeur des scholies d'Homère, le compagnon de Choiseul-Gouffier dans son voyage en Orient, qui travaillait avec une fougueuse ardeur à réunir les matériaux d'un grand ouvrage, qui n'a jamais vu le jour, sur la Grèce ancienne et moderne. Villoison avait conçu la plus vive admiration pour les ingénieuses corrections que Coray, grâce à son double savoir d'helléniste et de médecin, introduisait chaque jour dans le texte d'*Hippocrate*. Ayant des relations étendues avec les savants de toute l'Europe, Villoison faisait d'avance au futur éditeur une renommée dont Coray, qui avait horreur du bruit, se défendait le plus qu'il pouvait. Ces relations n'étaient pas sans quelques nuages, et c'est probablement à Villoison que Coray fait allusion dans une de ses lettres, en parlant d'un ami qui n'aime en lui que le grec.

Clavier, le traducteur de la *Bibliothèque d'Apollodore* et de *Pausanias*, était alors un jeune magistrat qui jouissait d'une assez grande fortune et était possesseur d'une belle bibliothèque classique. Il avait engagé Coray à venir demeurer dans son voisinage ; il lui prêtait des livres et profitait de son savoir. Pendant la tourmente révolutionnaire, Clavier s'était retiré dans une petite terre qu'il possédait près de Nemours (1), et y avait offert un asile à son ami, qui n'accepta pas sans bien des hésitations et regretta bientôt d'avoir cédé à ses amicales instances.

Coray était d'une excessive timidité, d'une sauvagerie même et d'une délicatesse peut-être un peu orgueilleuse, qui lui faisait repousser tout ce qui pouvait ressembler à de la protection et risquait de compromettre sa chère indépendance. Sa santé était épuisée par un travail excessif ; sa sensibilité nerveuse était surexcitée ; une inquiétude, une contrariété, lui donnaient la fièvre, des insomnies. Il crachait le sang, croyait sa fin prochaine, chargeait ses amis de ses

(1) Voici comme il donnait son adresse : Clavier, agriculteur à la Nozay, par Nemours, département de Seine-et-Marne.

dispositions dernières et rédigeait son épitaphe, qu'il refit quarante ans plus tard.

En arrivant chez Clavier, près duquel il croyait continuer paisiblement ses études, il trouva la petite maison remplie d'hôtes auxquels Clavier, consultant son cœur plus que sa bourse, dans un temps où toutes les fortunes étaient anéanties par la dépréciation des assignats, avait offert également un refuge. Le beau-frère de Clavier céda à Coray la chambre qu'il occupait; mais cette chambre était froide, humide et sans feu; on ne pouvait y travailler. Le cabinet de Clavier était le lieu de réunion de toute la maison. Coray, plus souffrant que jamais, craignant d'être à charge à ses hôtes, et ne pouvant continuer loin de Paris les collations de manuscrits qu'il avait commencées pour des savants étrangers et qui l'avaient fait vivre jusqu'alors, écrivait par tous les courriers à son plus intime ami, à Chardon de la Rochette, confident de ses peines comme de ses travaux littéraires. Il le supplie de lui trouver à Paris une chambre garnie, dût-elle coûter 25 francs par mois, bien que ce fût beaucoup pour ses moyens, mais où il puisse reprendre ses travaux au milieu de ses livres. Il le prie de vendre, n'importe à quel prix, quelques meubles qu'il avait laissés à Paris, de lui acheter des éditions dont il a besoin, de presser l'impression des livres de médecine dont il avait commencé la publication à Montpellier et à Paris, et de trouver un éditeur pour son *Théophraste*. D'autres fois, il oublie tous ces soucis et communique à son savant ami des conjectures, des corrections qui se présentaient en foule à son esprit dès qu'il ouvrait un livre grec. Quelquefois enfin, à l'occasion de son pays, loin duquel il vit, parce qu'il ne veut pas se soumettre au despotisme turc, mais qu'il aime avec passion, il écrit alors des pages qui font entrevoir l'affranchissement de la Grèce, dont il fut un des plus fervents apôtres, et qu'il eut la consolation de voir se réaliser en partie avant de fermer les yeux. Presque toutes ses lettres touchent à des sujets littéraires. Un certain nombre de corrections qu'il soumet avec une grande modestie à la critique judicieuse de son ami ont peut-être trouvé place dans ses éditions de la *Bibliothèque grecque* ou dans les publications des hellénistes, auxquels il les communiquait volontiers; il nous semble cependant, d'après une première inspection, qu'il y en a bon nombre dont on n'a pas encore profité.

Quant aux détails intérieurs de sa vie, qui peuvent sembler parfois bien mesquins, ils font ressortir la grandeur du caractère de l'homme et rappellent quelques passages des lettres si touchantes

qu'à la même époque un autre savant encore obscur, mais depuis célèbre, Ampère, écrivait à sa femme. Cette lutte journalière contre les difficultés de la vie, auxquelles tous deux furent en butte et dont ils triomphèrent à force d'abnégation et de courage, sont un enseignement salutaire pour les jeunes gens qui se laissent souvent décourager par des obstacles bien moins grands

BRUNET DE PRESLE,
Membre de l'Institut.

DÉDICACE des *Notes d'un voyage* fait dans le Levant en 1816 et 1817 par M. Ambroise Firmin-Didot. Imprimé à Paris en 1826. Un vol. in-8°.

Au docteur AD. CORAY,

Je regrette d'avoir tant tardé à vous présenter les Notes du voyage que j'ai entrepris en Grèce sous vos auspices; mais les soins qu'exige notre typographie ne m'ont pas permis de m'acquitter plus tôt de ce devoir. Veuillez bien en accepter l'hommage, puisque c'est à l'intérêt que vous avez su m'inspirer pour la malheureuse nation que vous représentez si dignement que je dois d'avoir accompli ce voyage, dont les souvenirs me sont si précieux.

Pendant les années que j'ai passées auprès de vous dans l'espoir d'acquérir une connaissance plus approfondie de la langue grecque, je fus témoin, chaque jour, de cet amour ardent qui remplissait votre âme pour le bonheur de votre infortunée patrie, à la régénération de laquelle vos écrits ont si puissamment contribué. Afin d'atteindre plus sûrement un aussi noble but, vous avez quitté les rivages enchanteurs de Smyrne et de Chio, vous exilant volontairement sur une terre étrangère afin de vous livrer librement à vos généreuses pensées et de pouvoir les transmettre dans la Grèce. Elles ont éclairé vos compatriotes sur la nécessité de s'instruire pour parvenir un jour à briser le joug de la tyrannie; aussi, en accélérant par vos exhortations la renaissance de la Grèce, vous avez mérité de partager avec vos héroïques compatriotes, qui viennent d'étonner l'univers par leurs exploits, les couronnes qu'autrefois la reconnaissance décernait à ses dieux sauveurs.

Les lettres que vous avez bien voulu me donner m'ont fait accueillir avec un empressement dont je conserverai toujours un profond souvenir; et la vénération que j'ai vu partout la Grèce porter à votre nom m'a servi bien plus puissamment que les firmans du Grand-Sei-

gneur, les boujourdis des pachas et les encycliques des patriarches. Dès que l'on apprenait quelque part l'arrivée de votre disciple, aussitôt le désir d'apprendre de vos nouvelles le faisait rechercher comme un homme de quelque prix pour la Grèce, et je voyais se reporter sur moi une partie de l'intérêt qui vous est dû à tant de justes titres, par des vertus comparables à celles dont l'antiquité se vante, et par la vaste érudition qui chez vous s'unit à tant de modestie.

Ambroise FIRMIN-DIDOT.

COLLÈGE ROYAL DE FRANCE, à M. le docteur CORAY, rue Madame, n° 5.

Paris, 5 décembre 1814.

MONSIEUR,

Vos profondes connaissances dans le grec, et la grande réputation dont vous jouissez, faisaient aux lecteurs et professeurs royaux un devoir de songer à vous, lorsqu'une des chaires de grec deviendrait vacante au Collège Royal. Ce moment vient d'arriver par la mort de M. Bosquillon, professeur de langue et de philosophie grecques. Ils vous ont placé le premier sur la liste des candidats, quoique vous n'ayez fait aucune démarche. Maintenant, Monsieur, ils demandent si vous accepteriez cette chaire, dans le cas où ils vous auraient choisi pour vous présenter au Roi. Ils feront leur élection dimanche prochain, 11 de ce mois, et je ne doute pas que vous ne réunissiez tous les suffrages, si vous consentez à cette nomination. L'assemblée m'a chargé, Monsieur, de vous écrire à ce sujet et de vous prier de nous donner une réponse. Je m'empresse de satisfaire à son vœu et au mien en particulier, en souhaitant que votre réponse soit conforme à nos désirs.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma haute considération pour vos talents et pour votre personne.

L. LEFÈVRE-GINAU (1)

Administrateur du Collège royal de France.

Réponse d'AD. CORAY

MONSIEUR,

Je suis on ne peut plus sensible à l'honneur que les lecteurs et professeurs me font de songer à moi à l'occasion d'une chaire vacante ; mais des travaux littéraires d'une autre nature, joints à mes infir-

(1) Lefèvre-Ginau (Louis), physicien ; né à Authie, village des Ardennes, le 27 mars 1751, mort à Paris le 3 février 1829. Membre de l'Institut. Député de 1807 à 1823.

mités, me commandent impérieusement de m'abstenir d'occuper une chaire que je ne saurais remplir dignement.

Veillez, Monsieur, regarder ce refus comme une preuve du désir que j'ai de mériter votre estime et celle de vos dignes collègues ; et agréez l'assurance de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

CORAY.

Deux ans plus tard, Coray déclinait l'honneur d'entrer à l'Institut de France ; la lettre de Boissonade et la réponse de Coray, publiées dans notre précédent numéro, en font foi ; néanmoins Coray, dans son autobiographie, dit qu'il écrivit une lettre à l'Académie (cela devait être avant 1804), pour se faire inscrire au nombre des candidats, mais qu'il se refusa toujours aux visites. Ce n'était pas la première fois que l'offre d'une chaire de grec au Collège de France était adressée à Coray. A la mort de Villoison, en 1805, la chaire de grec ancien et moderne qui avait été créée expressément pour ce savant, et que la maladie l'empêcha d'occuper, fut offerte à Coray. Une lettre en grec, adressée à un de ses amis, nous fait connaître ses hésitations et les motifs de son refus. Voici la traduction d'une partie de cette lettre, qui est le commentaire de ses réponses trop laconiques aux lettres de Lefèvre-Ginau et de Boissonade : « Tous les professeurs dirent qu'il fallait demander à l'Empereur que le successeur de Villoison fût moi, le plus malheureux des hommes, comme étant le seul capable d'enseigner les deux langues. Beaucoup de mes amis, particulièrement Clavier, aussitôt cette nouvelle connue, coururent chez moi pour me pousser à accepter.

Je répondis sans hésitation que, ni ma santé ni mes nombreuses occupations, ne me permettaient d'assumer une nouvelle charge. Cela, à ce qu'il paraît, arriva aux oreilles des professeurs, et hier soir, vers huit heures, l'un d'eux vint chez moi (le professeur de langue arabe), évidemment envoyé par les autres pour sonder mon opinion. Je lui répétai la même chose. Cependant, il insista beaucoup, disant que mon refus serait cause de la suppression de la chaire, et il partit en me suppliant de faire une plus mûre et plus sévère réflexion à ce sujet. Je vous le dis de nouveau, mon ami, je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé pareil embarras. Soyez bien certain que ce n'est pas l'ambition qui me pique, ni la jouissance de 6,000 francs qui me touche (le traitement du professeur de langue grecque au Collège de France). Les raisonnements qui se combattent en moi, les voici : D'une part, la chose est glorieuse pour notre nation, peut-être même utile pour les deux raisons suivantes : d'abord, cette introduction de l'enseignement de la langue vulgaire doit sans doute contribuer à ce que je publie peu à peu les diverses observations que j'ai faites sur cette langue, bonnes ou mauvaises. je ne sais, mais cependant de nature à donner à d'autres l'occasion d'en faire de meilleures. En second lieu, si l'on est content de moi, il se peut que cette chaire devienne l'apanage des Grecs, c'est-à-dire qu'on n'y nomme plus à l'avenir qu'un autre Grec de

nation, ce qui n'est pas un mince honneur pour les infortunés Grecs. D'un autre côté, si j'ai accepté cette charge professorale, il faut que j'abandonne l'édition des anciens écrivains grecs, que je regarde comme une chose très utile, ou, pour mieux dire, indispensable pour la Grèce. J'ai passé toute la nuit sans fermer l'œil ; aussi ne soyez pas surpris du désordre de mes pensées. Vous voyez dans quel embarras je me trouve. Voilà la sincère confession de mon cœur ; ce ne sont pas les raisonnements qui le troublent : ni l'amour du gain, ni l'ambition, n'ont aucune prise sur lui. Adieu ! Je ne vous en dis pas davantage parce que je suis brisé de fatigue à cause de l'insomnie.

CORAY.



Traité d'Hippocrate

DES AIRS, DES EAUX ET DES LIEUX

Traduit par le Dr Adamance CORAY,
Lauréat de l'Institut de France.

CHAPITRE III

DES EAUX

JE vais maintenant ajouter tout ce qui reste à dire sur les eaux (ne les ayant jusqu'ici considérées que relativement à leur exposition). Je ferai connaître leurs qualités malsaines ou salubres, ainsi que les avantages ou les inconvénients qui doivent résulter de leur usage, lequel ne laisse pas d'avoir une très grande influence sur la santé des hommes. Les eaux des marais, des étangs, et en général toutes les eaux dormantes, doivent, pendant l'été, être chaudes, pesantes et d'une mauvaise odeur, par cela même qu'elles ne sont point courantes. Alimentées par des pluies continuelles, et brûlées par l'ardeur du soleil, elles doivent être ternes, malsaines et propres à augmenter la bile. En hiver, les neiges et les gelées les rendent froides et troubles, par conséquent très propres à augmenter la pituite et à causer des enrouements. Ceux qui en font usage ont toujours la rate très volumineuse et dure, le ventre dur, émacié, chaud ; les épaules, les clavicules et la face fort décharnées. Cet amaigrissement tient à l'état même de la rate, dont le volume n'augmente que par la fonte des parties charneuses. Ils mangent beaucoup et sont toujours altérés. Ils éprouvent une sécheresse habituelle dans les régions supérieures et inférieures du ventre, au point qu'il leur faut des médecines plus fortes pour les purger. Cette maladie leur est familière en été aussi

bien qu'en hiver. Il règne de plus, dans les lieux que nous considérons ici, des hydropisies fréquentes et mortelles. C'est que, pendant l'été, on y est très exposé aux dysenteries, aux diarrhées et aux fièvres quartes, très longues; or, toutes ces maladies, lorsqu'elles sont prolongées, finissent par jeter les sujets ainsi constitués dans des hydropisies mortelles. Tels sont les maux qui affligent les hommes dans la saison d'été.

Mais, pendant l'hiver, les jeunes gens sont atteints de péripneumonies, d'affections maniaques; et les plus âgés, de fièvres ardentes, à cause de la dureté du ventre. Quant aux femmes, elles sont sujettes aux œdèmes et aux leucophlegmasies. Elles conçoivent et accouchent difficilement. Les enfants qu'elles mettent au monde sont d'abord gros et boursoufflés, mais ils maigrissent et deviennent chétifs pendant qu'on les élève. Les évacuations de la mère qui suivent les couches, ne se font point d'une manière avantageuse. Les hernies sont les maladies les plus familières à l'enfance. Dans l'âge viril, on est sujet aux varices et aux ulcères des jambes, en sorte qu'il est impossible que des hommes de ce tempérament jouissent d'une longue vie; aussi ont-ils une vieillesse précoce. Il arrive encore que les femmes se croient enceintes, et que lorsqu'elles sont parvenues au terme, le volume du ventre disparaît: c'est que cette prétendue grossesse n'est qu'une hydropisie de la matrice. Ainsi, je regarde les eaux dont je viens de parler comme nuisibles à tous les égards. Les plus mauvaises après celles-là sont celles qui sourdent de rochers, parce qu'elles sont nécessairement dures. Il en est de même de celles qui coulent des terres qui recèlent des eaux thermales, des mines de fer, de cuivre, d'argent, d'or, de soufre, d'alun, de bitume ou de nitre. Comme c'est la force de la chaleur qui produit toutes ces matières, les eaux qui viennent d'une pareille terre ne peuvent être que mauvaises, dures et échauffantes; elles passent difficilement par les urines et resserrent le ventre.

Les meilleures eaux sont celles qui coulent des lieux élevés et des collines de terre. Prises seules, elles sont agréables et légères, et il suffit de les mêler avec très peu de vin, pour rendre insensible leur goût naturel. De plus, elles sont chaudes en hiver et fraîches en été, ce qui prouve la profondeur considérable de leurs sources. Mais il faut surtout recommander celles dont le cours est dirigé vers l'orient, et particulièrement celui d'été, parce qu'elles sont nécessairement plus limpides, légères et sans odeur. Toute eau salée, crue et dure, est en général mauvaise à boire; il y a cependant des maladies et des tem-

péraments auxquels l'usage de pareilles eaux pourrait convenir, et dont je parlerai tout à l'heure. Au reste, voici ce qu'il y a à remarquer encore au sujet de ces eaux-là. Les meilleures sont celles dont les sources regardent l'orient (équinoxial); viennent ensuite les eaux qui coulent entre l'orient et l'occident d'été; mais surtout celles qui sont plus vers l'orient. Les eaux qui coulent entre l'occident d'été et celui d'hiver, sont d'une qualité inférieure. Les pires de toutes sont celles qui coulent vers le midi, de même que celles qui coulent entre l'orient et l'occident d'hiver: elles sont surtout très mauvaises durant les vents du midi, et ne se corrigent un peu que par les vents septentrionaux. Pour ce qui concerne l'usage de ces eaux, un homme sain et vigoureux doit boire sans distinction celle qui sera à sa portée; mais si quelque indisposition l'oblige à chercher l'eau la plus convenable à son état, voici la règle qu'il doit suivre pour recouvrer la santé. Tous ceux qui ont le ventre resserré, brûlant, et sujet à se constiper, se trouvent bien de l'usage des eaux les plus douces, les plus légères et les plus limpides. Au contraire, les eaux très dures, très crues et saumâtres, conviennent mieux à ceux qui ont le ventre lâche, humide et plein de pituite, par la raison même qu'elles sont très propres à consumer les humeurs. En effet, il est naturel que toutes les eaux, qui cuisent promptement et qui sont les plus dissolvantes, lâchent aussi et humectent le ventre; et que les eaux crues, dures, et difficiles à cuire, le resserrent et le dessèchent.

C'est sans doute au défaut d'expérience qu'il faut attribuer l'erreur de ceux qui regardent les eaux salées comme laxatives, quoiqu'elles soient d'une nature bien opposée. Naturellement crues et difficiles à cuire, elles resserrent plutôt qu'elles ne lâchent le ventre. Voilà pour ce qui concerne les eaux de source. Je vais parler maintenant de celles de pluie et de neige; les premières sont les plus légères, les plus douces, les plus subtiles, et les plus limpides de toutes les eaux. C'est qu'en premier lieu, le soleil attire et enlève les parties les plus subtiles et les plus légères de l'eau; la preuve en est dans ce qui se passe dans la formation du sel. Cette substance est le sédiment d'une eau salée; il n'est resté au fond de cette dernière, que parce qu'il était trop grossier et trop pesant pour être évaporé avec les parties les plus subtiles, que le soleil aurait enlevées à cause de leur légèreté. Et ce n'est pas seulement sur les eaux des étangs que le soleil opère cette évaporation: il agit de même sur celles de la mer et sur tous les corps de la nature où il existe quelque humeur; et il en existe partout. Il attire du corps même de l'homme ce qu'il y a de plus subtil

et de plus léger dans ses humeurs. Ce qui le prouve de la manière la plus évidente, c'est que toutes les fois qu'un homme habillé marche ou est assis au soleil, ce ne sont pas les parties du corps exposées immédiatement à l'ardeur de ses rayons qui se couvrent de sueur ; car à mesure qu'elle y paraît, le soleil l'attire. C'est plutôt sur les parties couvertes par les habits, ou quelque autre chose, qu'elle se manifeste ; et quoique ce soit le soleil qui la force de couler, les habits empêchent cependant qu'il ne la dissipe de même. Mais si ce même homme vient à se mettre à l'ombre, toutes les parties de son corps sont également baignées de sueur, parce qu'elle n'est plus dissipée par l'action du soleil. Mais aussi l'eau de pluie est-elle, de toutes les eaux, celle qui se corrompt le plus promptement et acquiert une mauvaise odeur ; car elle n'est qu'un amas de plusieurs espèces de vapeurs mêlées ensemble, d'où il résulte une putréfaction très prompte.

Les bonnes qualités de l'eau de pluie viennent encore de ce que les fluides attirés, étant une fois élevés dans l'atmosphère, se mêlent et se portent de tous côtés avec l'air. Leurs parties troubles et opaques se séparent et forment les brumes et les brouillards, tandis que le reste, plus clair et plus léger, cuit par le soleil, devient doux ; de même que toutes les autres substances que la cuisson rend plus douces. Cependant, tant que ces parties sont dispersées, sans avoir encore acquis de consistance, elles continuent à se porter vers les régions supérieures de l'air. Mais si des vents d'une direction opposée viennent soudain à les rassembler et à les condenser quelque part, alors cet amas crève du côté où il se trouve le plus épaissi. Cela doit surtout avoir lieu toutes les fois que des nuages, chassés par un vent impétueux, sont tout à coup repoussés par d'autres nuages agités par un vent contraire. Il arrive alors, qu'en s'accumulant les uns sur les autres, à mesure que de nouveaux nuages sont poussés vers le même point, ils deviennent plus opaques, se grossissent, se compriment, et se déchirent enfin par leur propre poids et tombent en pluie. Voilà pourquoi l'eau pluviale doit naturellement être la meilleure. Néanmoins, il faut la faire bouillir et la filtrer ; autrement elle acquiert une mauvaise odeur et rend la voix rauque et grave de ceux qui en font usage.

Pour ce qui est des eaux de neige et de glace, elles sont en général toutes mauvaises ; c'est que l'eau, une fois glacée, ne recouvre plus sa première qualité, parce que la congélation lui enlève sa partie limpide, légère et douce, et ne lui laisse que la partie la plus trouble et la plus pesante. Vous pouvez vous en convaincre par l'expérience suivante :

si, pendant une nuit d'hiver, vous exposez dans un vase une quantité donnée d'eau à un air assez froid pour la congeler complètement, et que le lendemain, après l'avoir transportée et laissée dans un endroit chaud jusqu'à ce qu'elle soit dégelée, vous la mesuriez, vous la trouverez beaucoup diminuée. Cette expérience prouve que la congélation lui a enlevé, par l'évaporation, non pas ce qu'elle contenait de plus pesant et de plus grossier (ce qui était impossible), mais sa partie la plus légère et la plus subtile. C'est pour cela que je regarde ces eaux, et toutes celles qui leur sont analogues, comme très mauvaises à tous égards. Voilà quelle est la nature des eaux de pluie, de neige et de glace.

Quant aux eaux des grands fleuves, dans lesquels d'autres fleuves se débouchent, ou d'un lac qui reçoit quantité de ruisseaux de toute espèce, ainsi qu'à celles qui sont amenées de loin, l'usage de toutes ces eaux produit principalement la pierre, les affections néphrétiques, la strangurie, la sciatique et les hernies. C'est qu'il est impossible que ces eaux mêlées soient toutes de la même nature. Les unes étant douces, les autres salées ou alumineuses, quelques-unes venant de sources chaudes, elles se font une guerre continuelle, jusqu'à ce que la plus forte l'emporte sur le reste. Et c'est tantôt l'une, tantôt l'autre, qui est la plus forte, selon les différents vents qui dominant. En effet, il y a des eaux dont les qualités se renforcent par le vent du septentrion ; dans d'autres, ces qualités ne deviennent sensibles que par celui du midi. Il en est de même des autres vents. Ainsi, il faut de toute nécessité que de pareilles eaux déposent, au fond des vaisseaux qui les renferment, un sédiment de sable et de limon, qui occasionne les maladies que je viens de nommer. Si ces effets ne se manifestent point chez tous les hommes indistinctement, en voici la raison : Tous ceux qui ont le ventre libre et sain, et qui n'éprouvent ni ardeurs violentes de la vessie ni inflammations graves dans le col de ce viscère, urinent facilement, sans qu'il s'y forme des concrétions. Chez ceux, au contraire, qui éprouvent habituellement une grande ardeur intestinale, la vessie doit nécessairement partager cette affection ; une fois échauffé d'une ardeur plus que naturelle, le col de ce viscère s'enflamme, retient et brûle l'urine, et n'en laisse sortir que la partie la plus ténue et la plus pure. La plus épaisse et la plus trouble s'y condense et forme des concrétions, qui sont d'abord peu volumineuses, mais qui augmentent dans la suite. Car, à mesure qu'elles y sont rouillées par l'urine, elles attirent tout ce qu'elles rencontrent de matières épaisses, se les attachent et se durcissent en augmentant ainsi de vo-

lume. Toutes les fois qu'on veut uriner, la pierre, forcée de se précipiter vers le col de la vessie, en ferme le passage, et cause des douleurs si vives, qu'elles obligent les enfants affectés de ce mal à frotter et à tirailler le bout de la verge, s'imaginant que c'est là que réside la cause qui les empêche d'uriner. Une preuve que c'est la partie la plus épaisse et la plus trouble de l'urine qui reste au fond de la vessie, et qui forme les concrétions pierreuses, c'est que l'urine que rendent ceux qui ont cette maladie est extrêmement claire. Voilà quelle est ordinairement l'origine de la pierre.

Chez les enfants, elle peut encore avoir pour cause un lait malsain, échauffé et bilieux. L'ardeur d'un tel lait se communique au ventre et à la vessie, en sorte que l'urine brûlée donne lieu à la formation du calcul. Aussi est-il, à mon avis, plus avantageux de donner aux enfants le vin mêlé avec une grande quantité d'eau ; de cette manière, il brûle et dessèche moins les veines.

Cependant, les filles ne sont pas autant sujettes que les garçons à la pierre. C'est qu'elles ont le canal de l'urètre plus court et plus large, de manière que l'urine jaillit avec plus de facilité. Aussi (quand elles ont la pierre) ne touchent ni ne frottent-elles le bout de l'urètre comme les garçons. En effet, chez la femme, ce canal s'ouvre dans une direction horizontale, très près du vagin, au lieu que chez l'homme il est courbé et moins large. D'ailleurs, les filles boivent plus d'eau que les garçons. Ce sont à peu près les causes de cette différence.

(A suivre).

Étude Clinique des Rapports de la Syphilis et du Tabes.

Par le Dr SOCRATE LAGOUDAKY

Prix 1 franc.

Nouveau Système philosophique : Dialogue satirique, en grec.

Par le Dr SOCRATE LAGOUDAKY

Prix : 1 franc. — Sur papier du Japon : 2 francs.

Troupes de la Marine en Crète

Les troupes de la marine stationnées en Crète sont fournies par les 4^e et 8^e régiments d'infanterie de marine.

Leur effectif moyen est d'environ 1200 hommes. Elles occupent la Crète de concert avec les troupes des autres grandes puissances depuis la fin de mars 1897.

Sauf *La Canée* où se trouvent des forces de chacune des grandes puissances, l'île a été partagée en secteurs. Le secteur français est constitué par la partie E. de l'île.

Les deux postes principaux où est stationnée notre infanterie de marine sont *Sitia* (secteur français) et *La Canée*. Se rattachant à chacun de ces postes principaux, mais à petite distance, il y a des postes détachés secondaires, par exemple Soubachi et Khalepa par rapport à La Canée.

Pour compléter l'occupation française, signalons encore deux petits détachements de matelots à *La Canée* et sur le petit îlot de *Spinalonga*.

L'état sanitaire a été très bon jusqu'au mois de mai. A partir de ce moment le paludisme a sévi avec violence, surtout à *Sitia* et à Soubachi. — *Sitia* étant sous le vent d'un grand marais formé par l'estuaire du Sonino au Sud, l'apparition des fièvres paludéennes était à prévoir ; il n'en était pas de même de Soubachi qui jouit d'une altitude relative et où pourtant le paludisme a sévi plus sérieusement qu'à *Sitia*, au point que le poste dut être à un moment donné relevé tous les huit jours.

Bientôt, en même temps que le paludisme survinrent la fièvre typhoïde et la dysenterie. L'Etat sanitaire après avoir laissé à désirer depuis mai jusqu'en novembre s'est considérablement amélioré.

Voici pour les 1200 hommes d'infanterie de marine le résumé de leur bilan sanitaire jusqu'au 31 décembre 1897 : 27 décès ; 450 rapatriés.

Parmi les 27 décès on peut relever les causes suivantes : 9 par paludisme (fièvre bilieuse hématurique, typho-malarienne, pernicieuse), 11 par fièvre typhoïde, 3 par dysenterie.

Pour remédier dans la mesure du possible aux mauvaises conditions dans lesquelles était placée l'infanterie de marine par la force même des choses, le commandement prit les meilleures dispositions ; bornons-nous à en énumérer les plus importantes :

Dans ce pays où il n'y avait rien comme établissements hospitaliers deux ambulances ou plutôt deux infirmeries-hôpitaux furent installées à *Sitia* et à Khalepa, ce dernier poste jouissant d'une plus grande salubrité que *La Canée*.

L'eau de terre étant suspecte, à Sitia, les navires de guerre furent chargés de délivrer tous les jours de l'eau distillée aux troupes et à La Canée l'eau de boisson fût préalablement bouillie. Malheureusement il était matériellement impossible d'empêcher dans bien des circonstances les soldats, avec leur insouciance habituelle, de faire usage de l'eau des puits, d'où les cas de fièvre typhoïde.

On ne laissa à Sitia que le contingent rigoureusement nécessaire pour le maintien du bon ordre et le gros des troupes fut campé sur les hauteurs du cap Sitia, loin des marais et sous l'influence de la brise de mer.

Les distributions de boissons hygiéniques et de quinine préventive se firent très régulièrement.

On donna aux soldats des hamacs, ce qui leur permettait d'être à l'abri de la vermine si abondante dans ces régions (puces et punaises) et d'être moins directement soumis pendant leur sommeil à l'influence malarienne du sol.

On adjoignit à chaque compagnie quatre hommes de peine, turcs, pour les grosses corvées.

Au début ces 1,200 hommes étaient pourvus de deux médecins, mais bientôt, sur la demande du commandement, le personnel médical fut doublé. Il y a donc à l'heure actuelle quatre médecins, ce qui représente un médecin pour 300 hommes. Enfin la meilleure mesure fut de rapatrier les malades sur une vaste échelle. Nous avons dit qu'à la fin de l'année 1897 on comptait 450 rapatriements. D'ailleurs, par une dépêche spéciale, le ministre de la marine avait prescrit de ne pas hésiter à renvoyer en France les convalescents et surtout les impaludés. — Y.

(*La Médecine Moderne*).

Chronique Bibliographique

Il sera rendu compte de tout ouvrage scientifique dont on aura fait déposer deux exemplaires au bureau de la Revue, 103, avenue de Villiers.

Histoire de la littérature grecque depuis les temps les plus anciens jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, par M. Georges Mistriotis, professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres d'Athènes. — Imprimerie P.-D. Sakelariou, Athènes.

M. Georges Mistriotis, professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres d'Athènes, ancien recteur de l'Université, vient de publier le second volume de son *Histoire de la littérature grecque*, de sa *Grammatologie* comme on dit à Athènes. Le premier volume, publié en 1894, était consacré tout entier aux poètes grecs, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs. Le second volume contient les prosateurs de la même époque. Le tout forme un ouvrage in-8° de 2,000 pages environ, un vrai trésor de haute érudition, que tous les amis des lettres grecques doivent consulter pour bien conduire leurs travaux.

M. Mistriotis écrit un grec qui se rapproche de la langue de Xénophon; tous les hellénistes étrangers le comprendront facilement sans l'aide d'aucun dictionnaire de grec moderne. Nous pouvons dire, sans que l'amitié qui nous lie avec l'auteur soit pour quelque chose, que lui et Thérianos ont écrit vers le fin de ce siècle les meilleurs livres en grec moderne. Le talent de M. Mistriotis, à la fois nourri et fleuri, charme le lecteur jusqu'à la fin du livre. Nous publierons *in extenso* dans nos prochains numéros les chapitres qu'il a consacrés à l'histoire de la littérature médicale.

Les deux volumes ensemble, envoyés franco par la poste, ne coûtent que 20 francs, c'est d'un bon marché inouï, le prix seulement du papier. En cela les savants grecs sont incomparables, ils dépensent leurs petites économies pour le bien général de la nation.

Le cancer du pancréas, par M. le docteur Adolphe Caron, ancien interne des hôpitaux de Rouen, lauréat du Gouvernement. — G. Steinheil, éditeur, 2 rue Casimir-Delavigne, Paris.

Un cas de polynévrîe arsénicale, par MM. Buicli, professeur de clinique médicale, et Varnali, chef de clinique. — L'Institut d'arts graphiques Carol Gobl, 16, strada Doamnei, Bucarest.

Des lésions tuberculeuses chez l'homme et dans la série animale, par M. le docteur Adolphe Leray, lauréat de l'École de médecine de Rennes, licencié en droit. — Georges Carré, éditeur, 3, rue Racine, Paris.

Contribution à l'étude de la neurasthénie d'origine traumatique, par M. le docteur Guillaume K. Patricopoulo. — G. Steinheil, éditeur, 2, rue Casimir-Delavigne, Paris.

Le foie des dyspeptiques, par M. le docteur Emile Boix, ancien interne, médaille d'or des hôpitaux. — Asselin et Houzeau, éditeurs, place de l'École de Médecine, Paris.

Questions professionnelles, par M. le docteur L. Grellety, médecin consultant à Vichy. — Société d'éditions scientifiques, 4, rue Antoine-Dubois, Paris.

Contribution au diagnostic de la forme méningée de la dothiéntérie infantile, par M. le docteur Georges Georgevitch. — Henri Jouve, éditeur, 15, rue Racine, Paris.

Nouvelles considérations sur le vertige de Ménière, par M. le docteur Alphonse Hauser. — A. Davy, éditeur, 52, rue Madame, Paris.

Des rapports du poids du fœtus au poids du placenta, par M. le docteur Maurice Zentler. — Henri Jouve, éditeur, 15, rue Racine, Paris.

Recherches bactériologiques sur l'étiologie des conjonctivites aiguës, par M. le docteur Morax, ancien interne des hôpitaux. Société d'éditions scientifiques, 4, rue Antoine-Dubois, Paris.

De la métrite considérée comme cause d'avortement, par M. le docteur Joseph Zielski. — Henri Jouve, éditeur, 15, rue Racine, Paris.

De l'intervention primitive dans les plaies du crâne par balles de revolver, par M. le docteur Th. Gouvernaire. — Henri Jouve, éditeur, 15, rue Racine, Paris.

La polyadénite périphérique chez les enfants tuberculeux, par M. le docteur Michel Mirinescu. — Henri Jouve, éditeur, 15, rue Racine, Paris.

Des diverses déviations de la colonne vertébrale, par M. le docteur E. Duval, lauréat de l'Académie des Sciences, médecin en chef de l'Institut hydrothérapique et orthopédique de l'Arc de triomphe. — J.-B. Baillière et fils, éditeurs, 19, rue Hautefeuille, Paris.

De l'importance de l'hygiène dans la tuberculose, par M. le docteur Hippocrate Callias, lauréat de la Faculté et de l'Académie de médecine de Paris. — G. Steinheil, éditeur, 2, rue Casimir-Delavigne, Paris.

AVIS A NOS LECTEURS. — On peut s'abonner à cette Revue en adressant à M. le D^r Socrate Lagoudaky, 103, avenue de Villiers, Paris, un mandat de poste de 10 francs.



Le Gérant : HECTOR RAVEAU.

Paris. — Imp. PAIRAULT et Cie, 3, passage Nollet (4519)